

Revue de presse

Digrâce d'après le roman *Disgrace* de John Maxwell Coetzee

Création 2016-2017

Extime Cie

Jean-Pierre Baro

TRANSEUCE

décembre 2016

SCÈNE

La guerre sexuelle

À ne pas manquer, l'adaptation du chef-d'œuvre du prix Nobel sud-africain J.M. Coetzee, *Disgrâce*. Jean-Pierre Baro nous plonge dans un conte cruel sur le désir et sa sauvagerie. À la Colline, jusqu'au 3 décembre.

PAR CHARLOTTE PERSICAIRE

C'est un texte radical, qui fait une pièce tragique. Il faut voir *Disgrâce* sur scène pour se souvenir que ce roman de J.M. Coetzee est un grand texte contemporain sur la violence sexuelle. Il faut voir ce jeune homme arriver à quatre pattes, presque nu, et haleter en chien en rut, langue frétilante, pour saisir la virulence du regard de l'écrivain sud-africain sur la sexualité comme ordre sauvage du monde. Même à l'université du Cap où commence le récit, même autour du professeur Lurie, lettré de cinquante-deux ans qui cite Byron dans le texte et qui n'hésitera pas à emmener dans son lit la jeune Melanie Isaacs, son étudiante. Pierre Baux, qui incarne Lurie réussit à faire de ce personnage un être aussi sophistiqué que répugnant. Il parvient, avec cette parole qu'il accapare sans fin, et des phrases telles que « la beauté appartient à tout le monde », à persuader la jeune fille, à la « lubrifier » dit-il, pour passer à l'action. Rien n'est dit, mais Mélanie (troublante passivité de Pauline Parigot qui ne cesse d'être mise à nu, chosifiée) se trace une marque sur le visage de peinture noire, comme une bête, suggère-t-on, dans un cheptel silencieux. Mais Lurie est élégant, Lurie est l'apogée de la civilisation occidentale, enseigne la poésie. Pourquoi alors apparaît autour de lui ce personnage

mi-homme, mi-bête, étudiant ou chien ? Cette formidable invention d'un personnage muet et sauvage incarné par Simon Bellouard, souple athlète, permet à « l'esprit » de Lurie de s'incarner. Et de se prolonger dans la deuxième partie de la pièce, alors que Lurie, renvoyé de l'université, décide de vivre avec sa fille installée dans un coin plus rude de l'Afrique du Sud, au bord du désert. Cette fille, au doux visage de Cécile Coustillac, n'aime pas les hommes, elle est lesbienne. Elle n'aime pas non plus l'intellectualisme urbain incarné par son père. « *Tu es trop abstrait pour moi* », finit-elle par lui dire, réduisant à néant les discours paternels. Elle est l'innocence et l'espoir du récit. La force lumineuse. Mais la bête rôde. Et on la retrouvera lors d'une scène de crime inouïe, dans l'obscurité, qui viendra attester de ce qui nous avait été annoncé dès la première partie : la sexualité comme ordre perpétuel du monde. Comme rappel incessant de la domination.

De *Disgrâce*, le chef-d'œuvre de Coetzee, on retient souvent la portée politique, la rémanence des non-dits historiques dans une Afrique du Sud qui hésite entre sursauts de haine et volonté d'oubli. Jean-Pierre Baro élargit cette lecture et met en scène une guerre de domination qui ne connaîtrait ni frontière ni fin. La première actrice à apparaître sur scène, superbe Fargass Assandé qui chante est une prostituée, qui se déshabille très vite, se donne au professeur Lurie (et l'on entend ce « *lure* » anglais, qui nous annonce le « *leurre* », le faux attrait qu'exerce cet homme sur le monde qui l'entoure, illusion de lui-même dans laquelle il se berce aussi). Elle reviendra tout au long du spectacle, parfois travestie en homme, parfois simplement pour chanter des chants sud-africains. Cette femme n'appartient à personne, elle peut être femme, homme ou l'esprit libre. L'issue poétique de cette tragédie d'aujourd'hui.

Le Point Afrique

Le 28 novembre 2016 par Anaïs Heluin

Jean-Pierre Baro : “Coetzee force à regarder en face l’impensé colonial”

ENTRETIEN. Jean-Pierre Baro adapte pour la scène “Disgrâce” du romancier sud-africain John Maxwell Coetzee. Un tournant dans son travail de mise en scène.

Formé à l’École régionale d’acteurs de Cannes (Erac), Jean-Pierre Baro joue auprès de metteurs en scène français et européens majeurs (Jean-Pierre Vincent, Thomas Ostermeier, David Lescot, Stéphanie Loïk, Gildas Milin, etc.). Parmi ses nombreuses expériences, une le mène en Afrique. Avec Stéphanie Loïk et Hassane Kouyaté, il y joue en tournée Monnè, outrages et défis d’Ahmadou Kourouma. Et en 2014, il est interprète dans la belle adaptation des Damnés de la terre de Jacques Allaire. En parallèle, il adapte des pièces de répertoire, telles que Léonce et Lénaïnsi que Woyzeck de Georg Büchner, Ivanov en tant que directeur de la compagnie Extime fondée en 2004. Si l’Afrique est présente assez tôt dans son parcours, elle n’est pas centrale. Son adaptation de Disgrâce, du Prix Nobel de littérature John Maxwell Coetzee, marque un tournant dans son rapport au continent de son père : avec ce spectacle, le metteur en scène incite à regarder l’Occident à partir de l’Afrique du Sud post-apartheid. Professeur afrikaner accusé de harcèlement sexuel par une de ses étudiantes métisses, David Lurie, le narrateur et personnage principal du roman, y incarne une décadence occidentale inconsciente d’elle-même. Une perte de tous les repères, aussi bien politiques que moraux.

Le Point Afrique : Avant Digrâce, vous avez adapté pour la scène Gertrud, tragédie bourgeoise du réalisateur danois Carl Theodor Dreyer de 1964, dont l’héroïne éponyme est tirillée entre trois hommes. Pourquoi avoir ensuite choisi le très politique Coetzee ?

Jean-Pierre Baro : Depuis plusieurs années sur la scène française, on constate une forte tendance aux scénographies minimalistes accompagnées d’ironie et d’injonctions au public. Dans Gertrud, j’ai eu envie de réinterroger l’art du théâtre et de faire quelque chose de beau. L’héroïne du film étant une ancienne chanteuse d’opéra mariée à un riche avocat, j’ai opté pour un décor imposant avec un quatrième mur. C’était pour moi une bascule esthétique et une manière de poursuivre ma réflexion sur l’amour et la liberté qui traverse l’ensemble de mes spectacles. Et puis il y a eu l’attentat de Charlie Hebdo. Ce fut un uppercut. Une injonction du réel. Tout d’un coup, jouer une tragédie bourgeoise située au XIXe siècle ne faisait plus vraiment sens pour moi. J’ai ressenti le besoin de parler de manière plus directe du monde dans lequel je vis, et Disgrâce, que j’avais lu deux ans auparavant, m’est apparu comme une évidence.

Pourquoi ne pas avoir adapté Disgrâce au moment de votre découverte du roman ?

Jusque-là, je montais des textes par reconnaissance, parce qu’ils disaient des choses que je ressentais sans parvenir à les formuler. Or, quand j’ai découvert Disgrâce, j’ai été très troublé par l’écriture de Coetzee. Par son ambiguïté et son sens du non-dit. Par exemple, il n’est jamais dit de manière explicite que Mélanie, la jeune fille qui porte plainte contre David Lurie, est métisse. Seule une lecture très attentive le révèle. Ce trouble crée de la pensée, et à une époque où, deux semaines après un attentat, un Premier ministre est capable de déclarer en avoir « assez de ceux qui cherchent sans cesse des excuses ou des explications culturelles ou sociologiques à ce qui s’est passé », il faut absolument défendre la réflexion critique. Le théâtre est pour cela un lieu idéal. Disgrâce m’est alors revenu. J’y ai vu une invitation à regarder en face l’impensé colonial. Ce moment de l’histoire qui n’est certes pas la cause de tous nos maux, mais qui en explique une bonne partie.

Comme dans votre adaptation de Woyzeck de Georg Büchner, où vous racontez l’histoire de votre père immigré sénégalais, la question du legs est centrale dans Disgrâce.

Dans *Woyzeck* et *Disgrâce*, mes deux seules pièces en lien avec l'Afrique, la question de l'étranger est centrale. Et lorsqu'on est étranger à la société qui nous entoure, je crois que la transmission aux générations suivantes est un enjeu majeur. Dans mes deux pièces, c'est un problème complexe, plein d'erreurs mais aussi d'espairs. Je suis un métis français fruit de l'amour, et malgré la violence de la pièce de Büchner, c'est ce que je dis dans mon *Woyzeck* (je n'arrive pas à pleurer). Dans *Disgrâce*, je m'identifie plutôt à Lucy et à l'enfant qu'elle porte à la fin du roman, fruit du viol de trois hommes noirs. Malgré cette haine qui est une résurgence du temps de l'esclavage, Lucy affirme qu'elle aimera son enfant. J'ai aussi abordé cette question de la transmission dans *Master*, création jeune public sur un texte de David Lescot situé dans un futur proche, où le rap est devenu une matière scolaire. Quand on vit à une époque où on se fait tirer dessus en allant à un concert, on n'a pas d'autre choix que d'interroger l'histoire et ce qu'on peut en tirer comme leçon pour l'avenir.

« L'amour viendra, grandira, on peut faire confiance à la nature. Je suis bien décidée à être une bonne mère, David. Bonne mère, et aussi quelqu'un de bien, d'honnête. Tu devrais essayer de devenir quelqu'un de bien toi aussi », dit Lucy dans le passage en question. Qu'est-ce qui distingue le père de la fille dans *Disgrâce* ?

David Lurie a vécu pendant l'apartheid, et il reste imprégné par ce modèle. Par l'idée de sa supériorité. Lorsqu'il quitte Le Cap après l'accusation de son étudiante, il se sent coupable et ne cesse de se flageller. Lucy, elle, ne se sent pas coupable mais responsable. Elle est prête à assumer l'histoire que lui ont léguée ses parents pour construire quelque chose de neuf. C'est ce qu'il faut faire aujourd'hui en Europe. L'aveuglement de David est une métaphore du déclin de l'Occident. En décrivant le monde à travers son regard, Coetzee en montre l'absurdité et dit la nécessité d'adopter une autre vision. Plus circulaire.

***Disgrâce* n'est pas seulement la descente aux enfers de David Lurie, c'est aussi une histoire pleine de chiens. Ceux de Lucy, tuée par ses trois attaquants. Ceux du chenil, qu'une dénommée Bev Shaw recueille et finit souvent par tuer. Que veulent dire ces chiens pour vous, et quelles difficultés ont-ils posées à l'adaptation ?**

Les chiens ont une signification à la fois concrète et symbolique dans le roman. Il y a de nombreux chiens errants en Afrique du Sud, depuis la fin de l'apartheid. Lorsqu'ils sont rentrés en Occident, les Blancs ont laissé leurs chiens comme souvenirs de leur domination. Lorsque Bev Shaw parle de ces animaux qui se multiplient, elle emploie des termes proches de ceux du Parti national, qui a conceptualisé l'apartheid en Afrique du Sud au début des années 50. « Ils sont trop nombreux selon nos critères, pas selon les leurs. Ils ne feraient que croître et multiplier si on les laissait faire, et ils peupleraient la terre entière. Ils ne pensent pas que c'est une mauvaise chose d'avoir une progéniture nombreuse. Plus on est de fous, plus on s'amuse », dit-elle. Pour l'adaptation, j'ai au début pensé travailler avec un maître-chien, mais cela aurait été trop cher et trop compliqué. J'ai donc opté pour une présence sonore, grâce à Loïc Le Roux dont j'apprécie beaucoup le travail. Le son, c'est la force du théâtre par rapport au cinéma, alors qu'il sera toujours perdant avec l'image vidéo.

L'absence des chiens sur le plateau est aussi une manière de questionner le théâtre. Son pouvoir et ses limites.

En effet. Lorsque, après l'agression, Cécile Coustillac (Lucy) ouvre des cages vides ou encore lorsque Mireille Roussel (Bev Shaw) fait mine de soigner un chien en une petite chorégraphie, elles créent une distance par rapport au réel, tout en formulant une réponse à ce qui le traverse. Le théâtre doit rester hors du temps. Il doit être intime et subjectif pour mieux être politique. C'est un équilibre difficile à mettre en place. Dans *Disgrâce*, la distance temporelle aide à le trouver, mais j'ai aussi envie de m'atteler à des textes contemporains pour être davantage encore en prise avec le réel. Pour que le théâtre puisse refléter le monde, en particulier la société française dans toute sa complexité. Je pense entre autres à *Murambi*, le livre des ossements de Boubacar Boris Diop et à *Neige* du Turc Orhan Pamuk.

Vous avez aussi le projet de travailler davantage en Afrique...

Je vais être artiste associé du Théâtre national de Bretagne (TNB) à Rennes, et j'aimerais en effet aller travailler au Sénégal avec les élèves de l'école. J'ai besoin de me nourrir d'ailleurs, et le théâtre français aussi en a besoin. Il faut sortir de l'isolement. La scène théâtrale française s'ouvre un peu à l'Europe, mais quasiment pas au reste du monde, contrairement aux scènes anglaises ou allemandes, par exemple. Avec le Libano-Canadien Wajdi Mouawad qui vient d'y être nommé, la Colline est un lieu d'espoir.

Télérama
Sortir

TT

Le 23 novembre 2016 par Sylviane Bernard-Gresh

L'adaptation (Jean-Pierre Baro) du beau roman de J.M. Coetzee est réussie. Un universitaire afrikaner, mal à l'aise avec les nouvelles lois de l'Afrique du Sud post-apartheid, fuit son désarroi en séduisant ses plus jeunes étudiantes. Il est poursuivi et trouve refuge chez sa fille, qui s'occupe d'une ferme en association avec un Noir, copropriétaire de la terre. Une nuit, trois voyous noirs attaquent la fille et la violent. Faut-il dénoncer un jeune violeur black ? C'est la question que se pose la fille, entravée par la culpabilité du passé et son désir de préserver l'avenir. La mise en scène étudie avec précision les rapports compliqués entre Noirs et Blancs. Tout comme la scénographie met en valeur l'opposition entre la ville et la campagne, à travers la présence de la terre, d'une poule, de morceaux de viande crue...



Le 22 novembre 2016 par Patrick Sourd

Disgrâce de J. M. Coetzee par Jean-Pierre Baro : au cœur de l'Afrique désenchantée

S'accordant avec brio à J. M. Coetzee pour gratter le vernis de la toile idyllique de l'après-apartheid, Jean-Pierre Baro dévoile la violence de l'ordre moral qui subsiste en Afrique du Sud.

Il suffit d'un baiser, celui qu'une prostituée noire dépose sur les lèvres du héros blanc de *Disgrâce*, pour comprendre que c'est à la manière d'un peintre impressionniste que Jean-Pierre Baro va témoigner du roman de J. M. Coetzee.

Spécialiste de Byron, David Lurie est professeur de littérature anglaise à l'université du Cap, et ce simple tag de rouge à lèvres qui demeure sur sa bouche lui donne des faux airs du Casanova de Federico Fellini. Transformant d'emblée en précieux ridicule cet homme sur le retour si fier de réaliser les fantasmes que lui inspirent ses démons de midi, Jean-Pierre Baro en fait le représentant de l'aveuglement propre à l'ancien régime.

Démisionnaire de l'université pour échapper au procès qu'on lui fait après une liaison avec une étudiante métisse, il trouve refuge chez sa fille Lucy, qui s'est installée à la campagne dans une ferme au cœur du bush. C'est là qu'une bande de voleurs noirs s'en prend à eux. Après avoir agressé le père et lui avoir brûlé le visage, chacun viole sa fille.

Pigments rouges, blancs et noirs

Alors qu'il travaille avec une troupe réunissant des comédiens noirs et blancs, Jean-Pierre Baro refuse la démagogie d'une incarnation qui distribuerait les rôles en fonction de la couleur de la peau. S'inspirant de la tradition de l'ethnie xhosa dont était originaire Nelson Mandela, il utilise des pigments rouges, blancs et noirs.

En demandant à ses comédiens de se peindre le visage et parfois le corps, il choisit de signifier graphiquement leur appartenance aux communautés qui s'opposent. Ce refus du réalisme ouvre sur un hors-champ qui lui permet de faire superbement entendre la véritable cruauté du constat dont *Disgrâce* est l'objet.

L'éternelle violence faite aux femmes

Au-delà de la dénonciation de la persistance du conflit racial, c'est de l'éternelle violence faite aux femmes dont nous parle le prix Nobel de littérature 2003. Qu'importe que David Lurie soit blanc, il est le représentant d'une société phallogratique qui instrumentalise le corps des femmes pour son seul plaisir. Qu'importe que le voisin fermier soit noir, lançant sa bande de violeurs sur Lucy, Petrus la punit d'abord d'être homosexuelle.

Lucy décide de donner naissance à l'enfant qu'elle porte suite à son supplice... C'est le prix de sa soumission, celui qu'elle accepte de payer pour obtenir le droit de continuer de vivre sur cette terre d'Afrique du Sud qu'elle se refuse de quitter. L'ordre du monde des hommes n'a pas fini de régner, qu'importe les enjeux, la femme en demeure depuis l'éternité la première variable d'ajustement.



Le 21 novembre 2016 par Didier Méreuze

« Disgrâce » ou la chute

S'emparant du roman du Prix Nobel, Jean-Pierre Baro en signe une adaptation qui cogne au ventre, frappe au cœur dans sa mise en scène de « Disgrâce » d'après John Maxwell Coetzee au théâtre de la Colline à Paris.

Une « œuvre superbe et ébranlante – fortement empreinte de nihilisme certainement, mais rayonnante aussi d'une sorte d'ardeur intense et froide, brûlante comme l'est la glace... » C'est en ces termes que La Croix célébrait *Disgrâce*, le roman du Prix Nobel sud-africain John Maxwell Coetzee, lors de sa traduction en France en 2001. Ce sont les mêmes mots que l'on peut reprendre pour saluer l'adaptation et la mise en scène qu'en signe Jean-Pierre Baro.

Ancrée dans une Afrique du Sud d'un après-apartheid aux cicatrices toujours à vif, l'histoire raconte la « disgrâce » d'un homme sans histoire, rattrapé par l'Histoire : David Lurie, professeur de lettres à l'université du Cap. Passionné par Wordsworth et Byron, il mène une existence banale, ponctuée de rencontres sans lendemain avec des femmes, qu'il paie parfois. Jusqu'au jour où une aventure avec l'une de ses étudiantes qui n'a pas la moitié de son âge provoque un scandale.

Une mise en scène très fine, très belle

Refusant de se défendre, il démissionne et se réfugie auprès de Lucy, sa fille, retirée dans une ferme isolée. Cette dernière, en prise directe avec la nature, recueille des chiens errants dont personne ne veut parce qu'ils ont été abandonnés par leurs maîtres afrikaners, qui les avaient dressés à attaquer les Noirs – des Noirs, comme ces trois jeunes qui, une nuit, viendront les tuer, puis violeront Lucy, la « Blanche »... On ne dira rien de la fin, sinon que lorsque le rideau tombe, on reste sans voix, assommé, sous le choc.

Cela tient au propos de Coetzee. Cela tient à l'art de Jean-Pierre Baro, pour le traduire au fil d'une mise en scène, très fine, très belle, d'une intelligence et d'une rigueur exemplaires. Usant d'un faux réalisme (s'il n'y a pas de « vrai » chien, il y a une « vraie » poule dans la ferme), elle distille en permanence une violence sourde, qui, anodine d'abord, ne fait que s'alourdir, s'amplifier, alors que la réconciliation entre les Blancs et les Noirs, ceux qui furent maîtres et ceux qui étaient esclaves, apparaît de plus en plus illusoire.

S'instaure un climat délétère, mortifère, gangrenant les âmes et les cœurs. À peine chacun pense-t-il s'en sortir, rebondir, croit y parvenir, qu'il rechute, retombe dans son borborygme. Comme si dans cette société afrikaner puritaine et rigide, tout espoir avait fui, le ciel était devenu vide.

C'est particulièrement vrai pour David Lurie, interprété par Pierre Baux. Entouré d'une distribution tout aussi juste (Cécile Coustillac, Fargass Assandé, Simon Bellouard, Mireille Roussel...), il est magnifique, plus fragile que fort dans sa volonté de n'être que lui-même sans se soucier du reste. Dans un jeu tout en nuances jusque dans ses contradictions, il irrite en même temps qu'il bouleverse. Esthète des sens qui, pour n'avoir pas voulu, trop longtemps, voir la réalité, est devenu étranger, aux autres, à lui-même. Héraut de la chute qu'on appelle disgrâce.



Le 21 novembre 2016 par Jacques Dion

L'ange de Faust et les chiens de l'apartheid

Le Théâtre national de la Colline présente deux pièces. « Angelus Novus, Antifaust », de Sylvain Creuzevaut, revisite le mythe de Faust. « Disgrâce », de Jean-Pierre Baro, d'après l'œuvre éponyme de JM Coetzee, nous emmène dans l'Afrique du sud post-apartheid.

Le mythe de Faust peut-il survivre à la marchandisation du monde ? Telle est la question qui est au cœur du dernier spectacle de Sylvain Creuzevaut intitulé « Angelus Novus », sous titré « Antifaust », proposé dans la grande salle du Théâtre National de la Colline. « Angelus Novus » est le nom d'un tableau de Paul Klee, dans lequel l'écrivain Walter Benjamin percevait « l'ange de l'histoire » : « Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds... Cette tempête est ce que nous appelons le progrès ».

Sur scène, une grande table est installée dans un décor digne d'une ZAD. C'est là que vont officier les trois (anti) Faust de Creuzevaut, symboles d'une époque où la volonté de posséder la connaissance universelle ne peut que déboucher sur une « tempête ». On croisera successivement un docteur en neurologie ayant inventé un animal hybride capable de récupérer les souvenirs effacés ; une biologiste qui recevra le prix Nobel pour ses travaux de manipulation génétique ; enfin un musicien qui se rêve en demiurge de la politique. Dans un monde livré au pouvoir de l'Argent, le mythe s'inverse. Alors que dans le propos originel, Faust réussissait à devenir ce qu'il n'était pas, ici le capital condamne chacun à devenir sa propre caricature, et le visage de l'ange prend celui du démon.

On avait déjà vu Sylvain Creuzevaut à l'œuvre notamment avec « Notre terreur », où il s'était attaqué aux lendemains sanglants de 1789, ou avec « Le capital », inspiré par l'œuvre de Karl Marx. Avec bonheur dans le premier cas et moins dans le second, il avait réussi à mettre en scène des interrogations de haute volée, démontrant une capacité étonnante à jongler avec les concepts, fruit d'un énorme travail préliminaire permettant aux acteurs de surfer avec brio sur la vague de l'improvisation.

Ici, le résultat est plus discutable, tant il est délicat de suivre le propos au fil de digressions souvent obscures. A sauter de Walter Benjamin à Nuit debout, et de Boulgakov à la mythologie grecque en passant par Baal seigneur des mouches, sans oublier l'énoncé de mesures inspirées du programme de JL Mélenchon, on finit par se perdre. Au final, malgré une volonté louable de sortir du ronron traditionnel, le spectateur a le sourire triste de l'ange déchu.

A l'étage supérieur du Théâtre de la Colline, Jean-Pierre Baro met en scène « Disgrâce », d'après le roman éponyme de l'écrivain sud africain J.M. Coetzee, prix Nobel de littérature. Un professeur blanc attiré par la chair fraîche et juvénile est obligé de quitter l'université après la plainte de l'une de ses élèves. Il se réfugie chez sa fille, qui va être violée par de jeunes noirs. Celle-ci refusera de porter plainte, porteuse de la culpabilité d'une blanche vivant dans un pays ayant réduit les blacks à l'état bestial, à l'instar des chiens de son chenil. Enceinte à la suite du viol, la jeune femme décidera de garder son enfant, qui n'est pour rien dans l'affaire, et d'épouser un Noir, comme s'il lui fallait tout abandonner (y compris soi-même) aux humiliés d'hier.

Si la mise en scène est assez classique, les acteurs se coulent avec délicatesse dans la peau de personnages complexes, jetés en pâture dans un univers où la loi du machisme et la brutalité de l'apartheid font des ravages. Quand l'homme est un chien pour l'homme (ou la femme), tout peut arriver.

Le 19 novembre 2016 par Marianne Fougère

Voyage au cœur des ténèbres en compagnie de Jean-Pierre Baro

Fils d'immigré sénégalais, le metteur en scène fait s'entrechoquer les thèmes de la responsabilité et de la culpabilité dans une adaptation elliptique du roman *Disgrâce* de John Maxwell Coetzee.

Qui mieux que le théâtre pouvait rendre grâce et justice à la trouble noirceur et à la violence du désespoir qui traversent le roman du prix Nobel de littérature 2003 ? Voyeur et voyeuriste, le cinéma ne saurait retranscrire la scène du viol de Lucy, centrale dans le roman, sans risquer de sombrer dans le sensationnalisme. La scène, quant à elle, offre une plus large palette de nuances : le viol pouvant être tout autant suggéré sans être montré, surjoué jusqu'à l'extrême, cru mais pas insoutenable. Dans sa mise en scène de *Disgrâce*, Jean-Pierre Baro opte pour la troisième option. Chez lui, la scène – au double sens du mot – prend véritablement tout son sens puisqu'elle seule permet cette confrontation directe et frontale aux corps qui, à quelques centimètres de nous, s'ébattent, se débattent, se battent, et s'abattent sous nos yeux. A la brutalité des événements relatés répond, comme en écho, l'engagement corporel des acteurs.

Dans *Disgrâce*, J.M. Coetzee dresse au travers du portrait d'un homme en perdition celui de l'Afrique du Sud post-Apartheid. Séducteur sur le retour, David Lurie a un goût, à peine dissimulé, pour la bonne chair, celle noire des prostituées, celle blanche des étudiantes qui fréquentent ses cours de littérature. Mais, lorsque les choses dérapent, lorsqu'il lui est reproché d'être allé un peu trop loin avec l'une de ses élèves, c'est tout un monde – le sien – qui risque avec lui de s'effondrer. Refusant de se plier au diktat de procédures « bureaucratiques » humiliantes, il se contraint à l'exil et part rejoindre sa fille recluse en plein Bush. Si la fuite a comme un goût de résistance à un certain système, ces brefs instants entrent en dissonance avec des années de silence, voire d'obéissance et de complaisance. Faute d'avoir regardé le réel dans les yeux, le choc n'en est que plus rude quand la violence du système ségrégationniste se retourne contre ceux qui, comme Lurie, s'en étaient rendus complices. A l'instar des braseros disposés sur le plateau, avec Lurie, c'est le monde d'hier qui se consume.

Si Baro se défend d'avoir voulu décontextualiser le roman, s'instaure pourtant, au cours du spectacle, une étrangère familiarité. Dans les questions liées à l'Apartheid résonnent celles qui ont émergées suite aux événements que nous vivons en France depuis deux ans. Aussi, le détour par l'autre, par l'Afrique du Sud permet d'instaurer cet écart au sein duquel peut, potentiellement, s'inscrire la compréhension du je, des « jeux » de l'histoire dans lesquels nous sommes tous déjà impliqués. Rendre à l'inconscient colonial sa visibilité, c'est permettre la possibilité de donner un sens aux mots et aux événements, de sinon se réconcilier avec la réalité du moins de s'y affronter. Baro, cependant, ne nous offre pas comme sur un plateau une boussole grâce à laquelle nous réorienter dans un monde qui parfois nous échappe. Il brouille les cartes, relativise les notions d'étranger et d'identité : noirs, rouges, blancs ou bleus, les acteurs changent constamment de couleur, deviennent tour à tour criminels, chiens enragés ou simplement désespérés. Si certains passages musicaux et d'autres surlignages seraient bien dispensables, Baro restitue avec justesse la complexité et l'ambiguïté du texte tout en ellipses et en non-dits de Coetzee. Mieux, il trouve dans l'ordinaire banalité de quoi apposer au roman un degré supplémentaire de dérangement singulier.



Le 14 novembre 2016 par Bertrand Brie

Disgracieux héritage colonial

Dans le petit théâtre de la Colline, jusqu'à début décembre, se joue le travail du jeune metteur en scène Jean-Pierre Baro. Adapté du roman du même nom de John Maxwell Coetzee, *Disgrâce* évoque avec une âpreté dénuée d'artifice, l'héritage de l'apartheid en Afrique du Sud au travers de l'histoire d'un professeur traqué par la culpabilité.

David Lurie, divorcé deux fois, professeur à l'Université, a toujours eu un certain penchant pour ses étudiantes. Il s'agit cette fois-ci de Mélanie Isaacs, qu'il a tendance à suivre d'un peu trop près. Accusé par celle-ci de harcèlement sexuel, il part du Cap et se retire chez sa fille, fermière de la campagne sud-africaine. Alors qu'il se fait progressivement à la vie et au rythme de la ferme, ils sont agressés par une bande de trois jeunes qui violent Lucy.

Jean-Pierre Baro exploite tant qu'il le peut les mécanismes utilisés par Coetzee, brouillant couleurs et identités, et laissant son message passer au travers du prisme de Lurie. Hanté par la culpabilité, Lurie regrette son acte chaque jour qu'il passe à la ferme, ne sachant que faire ni dire pour tâcher de réparer ses erreurs. Baro évoque sans détour par les personnages de Lucy et de David Lurie, l'inutilité de la culpabilité face aux erreurs passées. La culpabilité ronge et tue petit à petit, il y a ici l'affirmation d'une volonté de vivre ensemble, de prise de responsabilité et de pardon. Les coupables et leurs successeurs doivent agir sans travestir leur passé, afin de pouvoir être pardonnés par les victimes de leurs torts. Si l'ensemble s'encombre de quelques lourdeurs (scènes de sexe maladroites et lourdes, personnages grimés en animaux, hurlements et grimaces...), c'est avec grâce et intelligence que Jean-Pierre Baro évoque l'héritage colonial au travers de l'histoire sud-africaine. Il ouvre une réflexion nécessaire qui pousse à la remise en cause des acquis, avec une intelligence et une justesse que l'on rencontre rarement sur le sujet.

Télérama

Le 12 novembre 2016 par Emmanuelle Bouchez

Le romancier JM. Coetzee adapté de façon crue: le face à-face entre un prof et sa fille embourbes dans les contradictions de la société post apartheid.

Publié en 1999, huit ans après la chute de l'apartheid, *Disgrâce* a fait polémique en Afrique du Sud. Son auteur, John Maxwell Coetzee, pas encore Prix Nobel à l'époque, y décrivait un pays aux prises avec ses démons comme il l'est toujours -, bien loin du désir de reconstruire une nation «arc-en-ciel». Une lucidité aussi cruelle lui a valu, finalement, l'exil en Australie... Abhorrant la ségrégation raciale, il aura payé cher sa liberté de ton dans *Disgrâce*, en effet, il frappe fort en observant les tensions sociales et raciales dans toutes leurs composantes... Une jeune femme blanche et lesbienne partie vivre un utopique retour à la terre est victime d'un viol collectif (et «correctif» aussi, dirait-on aujourd'hui), perpétré par de jeunes Noirs sous l'œil impuissant de son père, universitaire et beau parleur narcissique en «disgrâce», venu trouver refuge chez elle. Il y a quatre ans, le metteur en scène belge Luk Perceval avait déjà adapté ce roman en mettant en valeur le récit littéraire. Jean-Pierre Baro mise, lui, sur l'incarnation plus littérale des personnages et sur la matérialité concrète du décor. Houille noire crissant au sol, tôle ondulée pour la ferme, cœur de mouton découpé sous nos yeux et petite poule noire en goguette Toutes ces couleurs tranchent avec une première partie où, sur une moquette blanche, se déroule le drame du père dans l'univers feutré de l'université du Cap : accusé à raison de harcèlement sur l'une de ses jeunes étudiantes, il est radié de son poste d'éminent spécialiste de poésie romantique.

La force acérée du trait chez Coetzee tient à sa complexité profonde, qu'un trio d'acteurs traduit avec brio. Le face-à-face de Lucy, la fille (Cécile Coustillac), et de David, le père (Pierre Baux), est d'une tension remarquable : elle s'accrochant à la terre, prête à y expier des siècles de culpabilité coloniale ; lui discourant toujours, s'en remettant à l'Etat si loin du bush. Le dialogue de Lucy avec Petrus, son assistant noir copropriétaire de la terre, interprété par Fargass Assandé, y est d'une ambiguïté puissante. Avec autant d'atouts, il n'était pas utile d'encombrer le spectacle de postures dansées, qui font souvent figure d'emplâtres...

LES 5 PIÈCES

Le 10 novembre 2016 par Alicia Dorey

NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE
-SÉLECTION NOVEMBRE 2016-

Un drame familial brûlant sur fond d'Afrique du Sud post-apartheid.

Universitaire de cinquante ans amateur de prostituées noires et d'étudiantes blanches, David Lurie n'est pas à proprement parler ce qu'on pourrait appeler un chic type. Accusé d'avoir été trop loin avec l'une des élèves de son cours de Littérature, il fuit Le Cap pour se réfugier chez sa fille Lucy, éleveuse de chiens lesbienne en pleine campagne sud-africaine. Une fois installé, la découverte d'une autre réalité encore plus cynique et plus brutale que celle qu'il pensait avoir quitté le prend à la gorge, et culmine le soir où trois hommes noirs s'en prennent à la ferme, violant sa fille et tuant les cabots. Anéanti face à l'indifférence générale et persuadé d'avoir été puni pour le crime commis quelques mois auparavant, il retourne se présenter devant les parents de son ancienne étudiante, se heurtant au refus catégorique de sa fille à quitter le pays.

Pour qui doit-on ressentir de la pitié ? Le vieux beau qui ne comprend plus ni son pays ni sa progéniture, tout perdu qu'il est depuis la fin de l'apartheid ? La population noire, revancharde mais finalement « dans son droit » ? Le roman de Coetzee prend un malin plaisir à brouiller les cartes, et l'adaptation qu'en fait Jean-Pierre Baro est plus qu'à la hauteur de l'exercice : d'un décor aseptisé d'appartement à une cahute en tôle au fond de la brousse, tous changent de couleurs, deviennent chiens, criminels, et désespérés.

Le 10 novembre 2016 par Philippe Chevilley

Une solide « Disgrâce » à la Colline

Jean-Pierre Baro adapte avec efficacité, conviction, mais aussi quelques maladresses, le formidable roman du prix Nobel sud-africain J.M. Coetzee. Un spectacle donné pour un mois dans la petite salle du théâtre de la Colline.

Disgrâce, à l'affiche de la petite salle de la Colline, est un spectacle attachant -même s'il n'est pas sans défaut. D'abord parce que Jean-Pierre Baro, le metteur en scène, signe une adaptation scénique sobre et efficace du grand roman de John Maxwell Coetzee. Le spectateur est tenu en haleine pendant 2h20, les morceaux de bravoures du livre donnant lieu à de saisissants moments de théâtre. Ensuite, parce qu'avec son décorateur Mathieu Lorry Dupuy, il réussit à créer une atmosphère prenante qui nous transporte dans l'Afrique du sud post-apartheid, sans verser trop dans le naturalisme et le folklore. La première partie, où le professeur de l'université du Cap, David Lurie (Pierre Baux) vit une liaison torride avec une jeune étudiante Mélanie Isaacs (Pauline Parigot) se joue comme un prologue devant un grand store vénitien. Ce rideau immaculé s'évanouit dans la deuxième partie, pour faire apparaître la ferme, où l'universitaire séducteur, échappant au jugement du conseil de discipline de son établissement, se réfugie, auprès de sa fille Lucie (Cécile Coustillac). La terre noire répandue sur le sol, la maison faussement accueillante en fond de scène, les aboiements de chien dans une lumière ambiguë -entre chien et loup- composent un bel espace tragique.

Le 7 novembre 2016 par Christophe Candoni

Coetzee sans Disgrâce à la Colline

Jean-Pierre Baro adapte au théâtre, *Disgrâce*, le roman de J. M. Coetzee à la noirceur et la violence troubles et désespérées. Sur le plateau de la Colline devenu âpre campagne sud-africaine post-apartheid, s'invite brutalement les questions conflictuelles de domination des valeurs et des races.

Plusieurs fois porté à la scène, le roman de Coetzee fut dernièrement représenté par deux fois en France. En 2012, le flamand Luk Perceval donnait sa lecture à la Maison des arts de Créteil avec le Toneelgroep Amsterdam, plus récemment, au festival d'Avignon, le hongrois Kornel Mundruczo proposait une mise en scène tout à fait différente. Radicalement épurée et métaphorique, la première version refusait le traitement hard et hyperréaliste auquel s'adonnait la seconde, plus provocatrice. De manière édifiante, l'insoutenable scène du viol de Lucy, centrale dans le roman, n'était pas figurée chez l'un mais jouée complaisamment deux fois chez l'autre. La mise en scène que propose Jean-Pierre Baro, nécessairement crue mais pas sensationnaliste pour autant, laisse quant à elle progresser le récit avec une tenue intellectuelle considérable, sans le décontextualiser et en adoptant le regard de son personnage principal, David Lurie, séducteur sur le retour, deux fois marié et divorcé, profondément seul, menant une vie sentimentale et sexuelle réduite à la pratique de relations tarifées et l'intimidation d'une de ses étudiantes qui le dénoncera pour harcèlement.

Parce que cet homme, cynique et vieillissant, est blanc, parce qu'il jouit d'une existence aisée et d'une réputation assise d'universitaire respectable, il ne doute pas un instant de son tout-pouvoir, de la supériorité de sa culture et de sa race. Reconnu coupable et accablé par cette histoire de mœurs, il se contraint à l'exil sur les terres africaines où vit sa fille reculée en plein Bush. Il éprouve le choc de voir sa vie et ses valeurs autrefois hégémoniques basculer à son désavantage. Lucy travaille sans confort et résolument pleine d'abnégation, dans un chenil. Une nuit, trois agresseurs noirs entrent chez elle par effraction. Ils incendient la baraque et violent la jeune femme. Son père, déserteur, ne comprend pas pourquoi ni comment elle compte rester là sans rien dire et reprendre sa vie comme avant.

Jean-Pierre Baro, lui-même fils d'immigré sénégalais, tient à faire entendre les thèmes de la responsabilité et de la culpabilité face à l'héritage de l'histoire coloniale. Il s'emploie à relativiser la notion d'étranger, en jouant par exemple sur les couleurs de peau des acteurs qui se peignent le visage d'un cirage noirâtre ou d'un rouge ou bleu vif pour mettre au cœur de son travail la notion universelle d'altérité. Écrit en 1999, le roman n'a rien perdu de sa portée âpre et dérangeante. Ses tensions et ambiguïtés sont restituées avec justesse et nuances, de façon intelligible et sensible, par Cécile Croustillac, Pierre Baux et le reste de la distribution. Quelques surlignages seraient bien dispensables mais le propos non univoque reste fortement interrogateur.



Le 2 novembre 2016 par Mathilde Serrell et Martin Quenehen dans l'émission Ping Pong

Robyn Orlin & Jean-Pierre Baro + LIVE Bonga - Danse requiem et scène de disgrâce

<https://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/robyn-orlin-jean-pierre-baro-live-bonga-danse-requiem-et-scene-de-disgrace#>



Le 7 novembre 2016 par Philippe Person

Déjà adapté au cinéma avec John Malkovitch dans le rôle du professeur Lurie et plusieurs fois à la scène, "Disgrâce" est certainement le roman de J. M. Coetzee le plus fort écrit par le seul écrivain sud-africain à avoir reçu le Prix Nobel de littérature.

Dans son adaptation limpide, Jean-Pierre Barosuit la trame de l'oeuvre en se fixant sur le personnage de David Lurie, enseignant la poésie dans une université du Cap. Jeune quinquagénaire, séducteur, beau parleur et avide du corps féminin, Lurie se fait piéger par Mélanie, une étudiante issue d'un milieu puritain qui l'accuse de harcèlement.

Pourtant, totalement agnostique, il se soumet à la morale protestante et, sans vraiment se défendre, accepte d'être désigné coupable. Dès lors, il part vivre sa disgrâce chez sa fille qui s'occupe d'une ferme dans la République sud-africaine "profonde", toujours très marquée par les temps révolus de l'Apartheid, et où le nouveau partage entre blancs et noirs se fait dans un climat d'extrême tension, pour ne pas dire de sauvagerie. L'intellectuel qui dissertait de l'engagement de Byron est confronté à un autre monde, un monde où la chair ne rime pas avec plaisir mais avec souffrance, viol et torture.

Cette traversée à rebours est vécu comme une expiation, un mal nécessaire, symbolisant la fin d'un temps où pendant que certains vivaient confortablement dans le monde de l'esprit d'autres, à cause de leurs origines, étaient moins bien traités qu'ils le méritaient.

Pour Coetzee le pessimiste radical, l'après apartheid n'annonce pas des temps meilleurs. La vengeance des Noirs ne les rend pas égaux des Blancs. Au contraire, elle les empêche pour longtemps de bâtir une société qui serait capable d'oublier les humiliations passées et surtout de ne pas les reproduire. Quant aux blancs, le professeur en est l'exemple, ils vont découvrir l'abjection et l'horreur, symbolisée ici par le sort réservé aux chiens malades.

A un moment, David Lurie, passant du monde des concepts à celui de la trivialité des travaux agricoles, dit que sa chute vient "de son absence de lyrisme". C'est un propos lucide qui ne s'applique pas à la vision qu'a Jean-Pierre Baro du roman de Coetzee.

En effet, il ne cesse de multiplier les éléments symboliques, de jouer sur les maquillages des uns et des autres, les blancs pouvant s'étaler de la peinture noire sur le visage pendant que les Africaines ont le visage empourpré ou tout bleu.

Pièce sous tension, "Disgrâce" commence dans la lumière. Le professeur fait, selon le moment, de la scène son intérieur où les femmes, maîtresses ou prostituées, s'habillent et se déshabillent au gré de son bon plaisir, ou le plateau devient sa chaire universitaire du haut de laquelle il déverse à son public étudiant ses considérations sur la poésie anglaise.

Et puis, une fois Lurie banni de l'Université, ce décor elliptique qui n'occupait que le devant de la scène laisse place à la cour d'une ferme avec véritable poule noire dans la basse-cour.

Le décor de Mathieu Lorry est très réussi. Sa ferme regorge de détails, comme ces cages abritant théoriquement des chiens, qui prennent une dimension totalement fantastique quand les lumières de Bruno Urinas jouent sur la pénombre ou l'obscurité.

Jean-Pierre Baro donne vie à l'atmosphère lourde qui caractérise l'environnement post-colonial des Afrikaners. Danse de mort, cris dans la nuit, bruits suspects, voilà l'univers où David Lurie, joué par un Pierre Baux très physique, est plongé pour vivre sa "disgrâce" sans apparente rémission, même s'il tente, un instant, de renouer avec l'intimité chrétienne de la famille de Mélanie.

Baro a fait de "Disgrâce" une pièce complexe qui porte en elle toute l'histoire en fusion d'un pays à peine né à lui-même. On pense parfois à l'irréversible enchaînement des faits bruts de "Vu du pont" d'Arthur Miller qui vont conduire à la catastrophe.

On a surtout devant soi un vrai travail théâtral dont on garde longtemps l'écho, celui des oeuvres nécessaires, qui font sens tout en touchant profondément.

Le 5 novembre 2016 par Véronique Hotte

La disgrâce touche celui qui a encouru une chute, une déchéance ; le terme signifie encore un manque de grâce – laideur, difformité et infirmité : « Nos plus ardents révolutionnaires puisèrent leur haine de la société dans des disgrâces de nature ou dans des infériorités sociales », écrit Chateaubriand dans *Mémoires d'outre-tombe*.

Prix Nobel de Littérature en 2003, John Maxwell Coetzee écrit *Disgrâce* en 1999, un roman sur le désillusionnement, quant à une société hors-apartheid dans l'Afrique du Sud d'aujourd'hui, livrée encore à une brutalité sourde entre violence et servitude, les traces mémorielles indélébiles d'un pays historiquement ancré dans le colonialisme.

Chassé de l'Université pour harcèlement sexuel, David Lurie trouve refuge chez sa fille à la campagne, avant de subir les violences infligées par leurs voisins noirs. Il faudra au protagoniste renoncer à ses certitudes, dont son rapport de domination par le verbe, pour retrouver la dignité en travaillant durement dans un chenil misérable.

Qui sont les « barbares », les Noirs ou les Blancs, les victimes ou les bourreaux, leurs complices consentants qui ont voulu oublier vite les humiliations infligées sans en réclamer le pardon initial ? Tous représentent la peur fantasmatique de l'Autre.

David est un universitaire blanc qui a séduit une étudiante de couleur, sans nul doute. Comment a-t-il pu, en nos jours dessillés, jouer avec autant de désinvolture ?

Séduire et « violer » non seulement une étudiante, mais une jeune fille noire, représente une double forfaiture. Le mâle, face à la femme, doit-il obéir à ses instincts ? Le raciste qui s'ignore doit-il fondre sur sa proie noire, en tant que violeur et violeur des droits ... de l'homme, profanateur inconscient de sa propre espèce ?

La mise en scène de *Disgrâce* par Jean-Pierre Baro met au jour les ambiguïtés qui relèvent des bonnes consciences trop aisément acquises – ceux qui croient avoir résolu les paradoxes dont ils sont les porteurs involontaires de par leur sexe, leur situation sociale, leur couleur de peau et leur rapport ancestral de domination.

La création scénique s'amuse de subtilité car l'on ne sait qui est de couleur ou qui est blanc dans les figures représentées, brouillant ainsi mieux les cartes, et ne faisant plus de la couleur de peau l'objet essentiel du questionnement éthique.

Dans le premier temps de la représentation, l'action se passe dans l'univers du professeur clean : intérieur design clair et cossu des bien-pensants protégés.

Les scènes se succèdent où l'on voit le don juan vieillissant accueillir les femmes qu'il soumet, soit de façon tarifée, soit de façon libre avec l'étudiante semi-obligée.

Les situations se répètent, similaires et récurrentes : des corps se dévêtent puis se revêtent furtivement, et les femmes pressées et stressées, de quelque couleur qu'elles soient, jouent de précipitation dans leur volonté commune à s'échapper.

Illusion masculine du bonheur à travers une consommation sexuelle « ordonnée ». Rappel ironique et subversif des images clean et glamour de nos pubs quotidiennes.

Pourtant, l'intrusion étrange de l'ami revendicatif de l'étudiante auprès du professeur est prémonitoire du malheur à venir : Simon Bellouard mi-homme mi animal mime la bestialité incontrôlable du non civilisé, que ne saurait maîtriser nul savoir.

La représentation met en relief « l'heure trouble et violente des rapports sauvages entre les hommes et les animaux », expression significative de l'œuvre de Bernard-Marie Koltès, l'auteur entre autres de *Combat de nègre et de chiens* (1980).

Dans le second temps de la pièce, le public est convié dans une sorte de territoire plus ou moins abandonné entre poule caquetante et grillages de chenils. L'atmosphère tendue diffuse pressentiments et peurs, un sentiment d'oppression dû aux aboiements de chiens, gardiens de l'homme blanc qui sautent sur l'homme noir.

Les hommes et les chiens se font continûment la guerre, tous collectivement barbares, dangereux et sauvages – et on ne sait qui est l'homme et qui est le chien.

Si le professeur a symboliquement violé l'étudiante en abusant de sa situation magistrale, sans le moindre doute existentiel, il lui est infligé en retour le viol de sa fille, agressée par des Noirs, chez elle, sans qu'il ne puisse intervenir, et qui plus est, sans que la victime ne veuille se plaindre aux autorités. Le père, intellectuel dit « éclairé », versé dans le romantisme littéraire et Byron, ne comprend pas ce choix.

Il demande à l'outragée : « Espères-tu expier les crimes du passé en souffrant dans le présent ? » Celle-ci lui répond : « Et si c'était ça le prix à payer pour rester ici ».

David qui n'avait pas su reconnaître son méfait devant ses pairs, rend visite à la ville au père de l'étudiante séduite : il lui demande le pardon, et les deux se prennent la main, une sorte d'image de Dom Juan à l'envers serrant la main du Commandeur.

Les acteurs dégagent l'autorité puissante de leur rôle : la fille jouée par Cécille Coustillac est vibrante de vérité intérieure, l'étudiante qu'interprète Pauline Parigot est bien vivante, Simon Bellouard incarne l'étrangeté inquiétante à merveille, Jacques Allaire est un père à la sagesse convaincante, et les autres acteurs, Mireille Roussel, Fargass Assandé et Sophie Richelieu dans leurs rôles multiples et respectifs apportent sur la scène leur belle présence singulière et dansante.

Sauts, danses, mouvements chorégraphiés de hip-hop, le chœur d'acteurs qui simulent l'intrusion des noirs irradie la scène, insufflant de la légèreté au drame.

Et pour ce chemin de croix épique et solitaire d'un être maudit - chacun de nous -, il fallait le talent libre et persuasif de Pierre Baux qui sache passer de la certitude au doute jusqu'à la compassion.

Un spectacle fort qui interroge les consciences sans complaisance ni concession.

Le Monde

M A G A Z I N E

Le 28 octobre 2016 par Patrick Sourd

Jeune pousse. Jean-Pierre Baro, le théâtre écorché.

Avec son adaptation au théâtre de *Disgrâce*, roman sombre du Sud-Africain J.M. Coetzee, le metteur en scène sonde les blessures de l'apartheid. Et confronte le spectateur à sa peur de l'autre. Les histoires d'amour finissent mal en général. Celle des parents de Jean-Pierre Baro n'a pas échappé à la règle. Né d'un père d'origine sénégalaise et d'une mère toulousaine, le metteur en scène de 38 ans a été élevé par cette dernière alors que son père, élève brillant formé dans une école militaire française, sombrait dans la dépression et l'alcoolisme. Pour questionner ce legs, Jean-Pierre Baro monte en 2013 *Woyzeck*, identifiant l'aventure de ses parents aux amours des héros de la pièce du dramaturge allemand Georg Büchner.

Avec la même veine écorchée, le voilà qui adapte *Disgrâce*, le roman de John Maxwell Coetzee. "J'étais sous le choc en refermant le livre. Je retrouvais à l'échelle de la société la question d'un héritage qui brûle les doigts, celui de la domination blanche sur la population noire d'Afrique du Sud." Dans le chaos post-apartheid, un professeur blanc est accusé d'avoir abusé sexuellement d'une étudiante métisse. Il trouve refuge loin de la ville, chez sa fille Lucy. Le père est agressé et la fille violée par une bande de voleurs. "Coetzee met à l'épreuve l'aveuglement d'un homme prétendant continuer de vivre sans s'interroger sur la spoliation des droits dont sont victimes ceux qui l'entourent, résume Jean-Pierre Baro. Le roman traite de la peur, de la chute d'une forme de colonialisme et de l'exclusion liée à la couleur des peaux. Ce texte résonne des questions qui se posent dans la France d'aujourd'hui." Si le théâtre de Jean-Pierre Baro se nourrit de son propre vécu, pas question de décontextualiser le propos du Nobel de littérature 2003. "Je voulais qu'il n'y ait aucun doute sur le fait que l'action se déroule en Afrique du Sud. Mon décor est très cinématographique. Cet hyperréalisme me permet d'entraîner le spectateur du confort des appartements du Cap aux grands espaces du bush." Ouvert au monde, Jean-Pierre Baro s'inspire des travaux du photographe sud-africain Pieter Hugo ou des traditions de l'ethnie xhosa, dont était originaire Nelson Mandela. "En demandant à mes acteurs de se peindre le corps et le visage avec des pigments rouge, blanc ou noir, j'ai voulu que le spectacle témoigne de la mémoire de cette pratique tribale." Avec *Disgrâce*, roman qu'il qualifie de "faustien", Jean-Pierre Baro continue d'aposer sa patte unique dans le théâtre contemporain, croisant le tragique et le comique, le réalisme et le symbolique.

La Terrasse

Le 25 octobre 2016 par Manuel Piolat Soleymat

Jean-Pierre Baro porte à la scène *Disgrâce*, un roman du Prix Nobel de littérature 2003, John Maxwell Coetzee. La descente aux enfers d'un père projeté dans un monde qui lui échappe. Qui est David Lurie, le personnage central de *Disgrâce* ?

Jean-Pierre Baro : C'est un Afrikaner, un homme blanc qui vit dans l'Afrique du Sud postapartheid. Je dis qu'il est blanc, mais je tiens à préciser que l'une des forces de l'écriture de Coetzee est de ne jamais révéler explicitement la couleur de peau de ses personnages. David Lurie enseigne la poésie romantique à l'université du Cap. Ce quinquagénaire est un jour accusé de harcèlement sexuel par l'une de ses étudiantes. Et une fois de plus, comme pour la couleur de peau des personnages, ici, rien n'est clair. On ne sait pas vraiment s'il s'agit d'une agression ou si la jeune femme était consentante. C'est d'ailleurs ce qui est passionnant pour un metteur en scène. Dans *Disgrâce*, on est toujours à un endroit de trouble et de non-dit : il faut montrer sans montrer totalement. « Coetzee nous pose des questions tellement extrêmes, qu'il crée en nous un choc de la pensée. »

Suite à cette accusation, ce professeur quitte l'université et part vivre chez sa fille...

J.-P. B. : Oui, chez sa fille qui est lesbienne. Elle tient une exploitation agricole, à la campagne. On devine qu'ils ont eu des relations compliquées. David Lurie ne comprend pas ce qu'elle est, se demande s'il a manqué quelque chose dans son éducation. *Disgrâce* nous montre le monde à travers son regard. Mais parfois, on n'a pas du tout envie de regarder le monde à travers lui. Car c'est quelqu'un de complètement aveugle, qui ne voit pas que son environnement a changé. Quelqu'un qui, pendant des années, a mené une vie tout à fait normale alors que des gens étaient spoliés par le système de l'apartheid. David Lurie ne s'intéresse pas à ce qui se passe autour de lui. Il s'en tient à ses propres intérêts.

Puis un jour sa fille est victime d'un viol...

J.-P. B. : Oui, des hommes noirs entrent chez eux, violent sa fille et la brûlent au visage. *Disgrâce*, c'est la chute, la descente aux enfers de David Lurie. Une fois de plus, le roman ne nous dit pas que ces violeurs sont Noirs, mais on le devine, car sa fille refuse de porter plainte. Elle dit que si son agression est le prix à payer pour assumer les crimes de ses pères, elle est prête à le payer. Coetzee explore un rapport profond à l'homme, à la violence faite aux femmes, aux relations de pouvoir... Il fait une différence entre les termes de responsabilité et de culpabilité - chose qui m'intéresse beaucoup, notamment par rapport aux événements que nous vivons en France depuis deux ans.

Votre mise en scène éclaire-t-elle ce parallèle entre *Disgrâce* et la situation dans notre pays ?

J.-P. B. : Non. Je n'ai pas eu envie de décontextualiser le roman pour parler de la France. Je crois que les échos se font tout seuls. On comprend souvent mieux sa vie en passant par l'écart que constitue l'autre. Pour moi, l'Afrique du Sud est l'épicentre du colonialisme européen des XVIIIème, XIXème et XXème siècles. A travers cette création, j'ai cherché à troubler les gens. Et à me troubler moi-même. Coetzee nous pose des questions tellement extrêmes, qu'il crée en nous un choc de la pensée.



Le 24 octobre 2016 par Marine S.

L'Afrique du Sud post-apartheid est un sujet qui a inspiré de nombreux romanciers. J.M.Coetzee est probablement le plus connus de ceux-là. Né au Cap en 1940, il a tout vécu de ces années bouillantes de lutte entre les noirs et les blancs, profondément marqué des inégalités et injustices et de ce que ces batailles ont laissé comme traces dans l'imaginaire collectif de ce pays. De ces souvenirs, de ces vécus, il a écrit plusieurs livres, dont *Terre de crépuscule*, *En attendant les barbares* ou *Disgrâce*, en 1999. Quatre ans plus tard, en 2003, l'écrivain se voit remettre la plus haute distinction en matière de littérature, le prix Nobel.

Jean-Pierre Baro, jeune metteur en scène, se lance dans l'adaptation de *Disgrâce* et présentera son travail au Théâtre de la Colline dès le 3 novembre 2016. *Disgrâce* met en lumière la vie d'un homme, David Lurie, universitaire blanc, qui voit son monde basculer alors qu'il entretient une relation avec une de ses étudiantes. Pour s'éviter d'être évincé de l'université, il décide de partir et d'aller retrouver sa fille, dans la campagne. Là, il va être témoin des pires horreurs.

En a-t-on finit avec l'apartheid ? Qu'en est-il de la violence, des viols ? Qu'est ce que tout cela dit sur le pays, sur les luttes qui ont été menées ? Peu après la fin de ce livre, J.M.Coetzee, dont on confond comme souvent l'auteur avec son personnage central, quitte l'Afrique du Sud pour l'Australie. Son roman n'en reste pas moins une des témoignages les plus pertinents d'un pays qui peine à se reconstruire, écrasé par le poids de son histoire et de ses origines.

Le 18 octobre 2016

Une pièce de théâtre engagée sur la scène de L'Estive

Dans l'Afrique du Sud postapartheid, David Lurie, universitaire blanc, afrikaner, est un homme en perdition dans un pays qu'il ne comprend plus. Mardi, l'Estive propose une pièce de théâtre «engagé à 200 %».

Après avoir arpenté le théâtre (Tchekhov, Büchner ou Söderberg), le metteur en scène Jean-Pierre Baro vient à la littérature. Avec «Disgrâce», il veut faire résonner les questions liées à l'apartheid en adaptant pour le théâtre ce roman majeur de la fin du XXe siècle.

Huit comédiens restituent dans un chassé-croisé tendu cette chute trop prévisible d'un homme qui rate son époque, faute d'avoir regardé son réel dans les yeux.

David Lurie, enseignant en littérature, n'a rien compris aux mutations qu'implique la fin de l'apartheid. Rien compris aux épreuves qu'il traverse, à la violence dont est victime sa fille. Il ne saisit rien des cartes qui se rebattent sous ses yeux. Elles ont pour noms : héritage, responsabilité, culpabilité, pardon ou expiation. David Lurie, incapable d'entendre le sens de ces mots, sombre et, avec lui, se consume la société blanche qu'il incarne.

Une œuvre sombre

«A travers la colonisation, les états européens ont induit une infériorité des races. Aujourd'hui, on paye le prix de cette mémoire-là, de cette inconscience-là», raconte le metteur en scène Jean-Pierre Baro. «Ce pan d'histoire n'est pas encore passé au conscient. Des auteurs comme Franz Fanon, comme Baldwin, comme Coetzee, comme Brink abordent cette question, qu'ils mettent en rapport avec la dégradation des valeurs de l'Europe occidentale. L'œuvre de Coetzee est sombre. Ce qui est lumineux, c'est la passion dans le roman. Le personnage de Lurie est insupportable, on n'a pas envie d'être dans sa peau. Ce n'est pas comme à l'habitude, je ne me reconnais pas en lui du tout. En revanche, je reconnais dans le personnage l'ironie européenne, car il est très drôle, mais insupportablement drôle.»

Mon Tétras Lyre

Le 9 octobre 2016

La dernière fois que Jean-Pierre Baro est venu à Orléans, il créait Gertrud, pièce du suédois Söderberg. En janvier 2015, le soir de l'attentat à Charlie Hebdo, il s'est demandé, alors que la pièce se jouait quelque part, ce qu'il faisait à monter du classique. Dès lors, il prit la décision de créer du théâtre en prise avec notre temps, qui parle des problèmes qui agitent la planète. C'est pourquoi, de retour au CDN d'Orléans, il adapte le roman de l'écrivain sud-africain, John Maxwell Coetzee, Prix Nobel de littérature en 2003, « Disgrâce ».

La pièce se subdivise en trois parties.

Dans la première, David Lurie, prof à l'Université du Cap, recourt aux prostituées noires, et séduit une étudiante blanche. Face à la plainte des parents de la jeune fille, et devant la réprobation de ses collègues, il choisit la fuite. La disgrâce ! Situation claire, qui ne surprend pas le spectateur que nous sommes. La scène est jouée devant des stores vénitiens qui occultent une autre société derrière, on se doute différente.

Dans la seconde, les stores vénitiens étant relevés, on découvre la cour d'une ferme, une poule noire erre ça et là, une pièce rudimentaire servant de cuisine côté jardin. On retrouve David chez sa fille, Lucie, qui dirige la ferme, dans un endroit isolé. Vivent là, outre sa fille, Pétrus et sa femme, un couple de noirs qui aident aux travaux de la ferme, ainsi que de passage, une jeune femme vétérinaire.

Une nuit, les chiens que gardent Lucie sont assassinés, Lucie est elle-même violée par trois jeunes noirs ; David est brutalisé. Pétrus était absent. Était-il au courant ? Connaît-il les agresseurs ?

Dès lors, cet évènement grave perturbe la pièce, le monde d'après ne saurait être celui d'avant. Nous sommes dans la période post-apartheid en Afrique du sud, une autre société se construit avec ses hauts et ses bas.

Pétrus le dit et le répète : « ce qui s'est passé est mauvais, mais c'est le passé... » Pour lui, et pour Lucie, la fille de David, il faut oublier l'avant, reconstruire en tendant la main. Ce fut aussi cette politique-là qui fut mise en œuvre au Rwanda, après le génocide. David ne comprend ni sa fille, ni Petrus, il est ailleurs, resté dans le passé !

La troisième partie est plus touffue, plus complexe, parfois plus énigmatique. David demande pardon aux parents de la jeune fille. Tout est perturbé, qui est blanc, qui est noir ? et qui sont les chiens ?

Fatalement, le roman de Coetzee parle aux sud-africains, beaucoup plus qu'à nous, européens qui n'avons pas connu cette société. Pour la pièce, il en va de même. La réaction de Lucie après son viol peut nous surprendre, voire nous laisser sacrément perplexes, puisqu'elle cède sa ferme à Pétrus, et qu'elle accepte de vivre avec un de ses violeurs présumés. Allégorie évidente de la politique de réconciliation sud-africaine.

Dans le rôle de David, Pierre Baux tient parfaitement la route, celle qui le mène du Cap à la ferme de sa fille. Rôle énorme, toujours en scène pendant plus de deux heures et demie. A ses côtés je retiendrai Cécile Coustillac dans le rôle de la fille de David, fermière de son état, formidable de naturel, femme qui comprend face à son père le renversement de l'ordre des choses, et qui refuse de céder face aux injonctions de son géniteur.

Mise en scène de Jean-Pierre Baro qui a lui-même assuré l'adaptation du roman avec son complice, Pascal Kirsch, mise en scène sobre, mais efficace qui maintient l'attention de la salle, ce qui n'est jamais gagné d'avance quand on adapte un roman sociétal. Sans doute aurais-je préféré qu'il n'y eût pas autant de déshabillages et de rhabillages, notamment au Cap. Je sais bien, c'est la tendance actuelle, mais ça ne sert à rien, sauf à aguicher le spectateur... Cependant, pari gagné pour Jean-Pierre Baro et son équipe !



Le 3 octobre 2016

Le Casque et l'Enclume

<https://rcf.fr/culture/disgrace-jean-pierre-baro>